

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La fidélité

Suzanne Robert

Volume 28, numéro 4 (166), août 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1986). La fidélité. *Liberté*, 28(4), 47–63.

SUZANNE ROBERT

LA FIDÉLITÉ*

Dans la *Morning Press* de ce matin, 21 décembre:

MEURTRE DANS HOGARTH STREET

Hier soir, dans Hogarth Street, un jeune homme identifié comme étant Malcom O'Hara, 23 ans, a été trouvé mort d'une balle à la poitrine. La police tente d'éclaircir le mystère. Des témoins affirment avoir aperçu un jeune homme fuyant le lieu du crime; il mesurait environ 1,60 m, avait les cheveux blonds et bouclés, et portait une pèlerine brune. Tout renseignement concernant le signalement ou l'identité du suspect doit être communiqué à l'inspecteur principal Pritchard, au 62 92 76 ou au commissariat central.

*

C'était en octobre, à l'heure du crépuscule, dans le quartier des traiteurs. Le ciel soudain devint vert au-dessus des toits.

Tout en marchant d'un pas tranquille, Ruth Madison réajusta les mèches de sa perruque brun clair et redressa sa toque de feutrine lisse pendant que le long des rues, section par section, s'allumaient à tour de rôle des lampadaires au halo bleuté. A son insu, je l'avais suivie à travers les carrefours du centre

* Une version abrégée de cette nouvelle a été diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 25 septembre 1985.

jusqu'au port, puis dans les rues avoisinantes où elle avait commencé de ralentir sa marche, imperceptiblement, à cause de la fatigue sans doute. Nous avons quitté la maison depuis deux heures déjà. Et j'avais froid; j'étais épuisé.

L'appartement de Ruth Madison voisinait le mien. Nous partagions notre palier avec un troisième locataire, un étudiant d'aspect lunatique, grand et maigre, aux cheveux roux et aux longs yeux masqués par des verres épais. Sous la fenêtre de mon salon s'étendait une minuscule cour intérieure à laquelle donnait accès un escalier de service qu'aucun d'entre nous n'empruntait, sauf parfois le concierge. De cette fenêtre, il était possible de distinguer, quoique très vaguement, l'un des angles de la chambre de Ruth Madison, entre des tentures de cretonne jade. Parfois, le matin, elle apparaissait dans la fente des rideaux, se tenait immobile quelques instants, regardait discrètement la cour, puis retournait vers les zones d'ombre inaccessibles à mon regard.

Le début de mes inquiétudes date de février dernier. Depuis cette époque, la fenêtre du salon me servait de poste d'observation; dissimulé derrière des plantes vertes, je m'y installais comme un ornithologue dans sa cache et ce que j'observais déroutait le cours de mes pensées. Car Ruth Madison menait une double vie à laquelle j'assistais parfois, impuissant, et dont j'ignorais presque tout.

*

Février. Ce soir-là, ayant entendu des feulements de chats, je jetai un coup d'œil dans la cour intérieure; il neigeait encore des flocons duveteux qu'un petit réflecteur, suspendu à la loge du concierge, faisait briller dans leur chute lente. C'est alors que j'aperçus la silhouette massive d'une femme descendant l'escalier de service. Je n'y fis guère attention; c'était sans doute une locataire du quatrième, bien qu'elle ne semblât correspondre à aucune. La silhouette passa sous le faible éclairage du réflecteur; on

voyait seulement que ses cheveux gris s'enroulaient en chignon sur sa nuque et qu'un manteau défraîchi la couvrait jusqu'aux chevilles. Elle s'engagea dans l'étroit couloir qui mène à la rue et, lorsqu'elle eut disparu, je retournai à mon fauteuil et ne m'en souciai plus. Toutefois, quelques jours plus tard, un dimanche matin vers dix heures, j'allai à la fenêtre du salon pour je ne sais quelle raison et vis, en bas, une jeune femme rousse quittant la cour en direction de la rue. Que notre terne immeuble fût la scène d'aussi curieuses visites paraissait consternant, voire absurde. J'en vins à croire que j'avais imaginé tout cela et qu'un isolement trop prolongé troublait mon esprit. Le besoin de faire enquête s'imposa: je résolus de passer chez le concierge, sous un faux prétexte, et de l'interroger habilement. Mais rien ne transpara de cet entretien. Alors, ayant depuis longtemps observé les locataires de l'immeuble, je me mis en devoir de les passer tous en revue, de mémoire; les résultats me désolèrent, car aucun des personnages de l'escalier ne répondait à la méticuleuse description que j'avais établie de mes voisins.

On m'a souvent reproché mon intérêt pour les détails jugés sans importance et ma propension à exagérer certains éléments d'une situation donnée. Bien que j'aie longtemps tenté d'y remédier, il m'était impossible de neutraliser ces défauts de mon caractère et de détacher ma pensée des derniers événements. L'inquiétude allait grandissant; de jour en jour, mon isolement amplifiait jusqu'au drame ce qui, pour quiconque, eût fait figure de simple fréquentation d'un escalier de service. La «hantise de l'escalier» atteignit sa limite extrême le jour où (je l'avoue maintenant avec un sourire) je me crus destiné à la secrète protection de l'immeuble et de tous ses habitants. Ce fut une époque d'interminables insomnies suivies de brefs sommeils traversés par des rêves terrifiants au cours desquels, hormis plusieurs variations de contextes et de personnages, le même scénario se répétait: je pressentais l'approche d'une menace; puis décelais clairement le danger; et enfin le

signalais aux êtres menacés; mais personne ne m'écoutait, ni même n'entendait mes bruyantes mises en garde. Des nuits durant, je m'acharnai à prévenir des inconnus contre d'imminents périls dont ils ne saisissaient rien.

Vers la fin de février, sortant de chez moi plus par nécessité que par goût, je fis la rencontre de Miss Madison sur le palier, à l'heure où elle partait pour son travail (j'ignorais la nature de ce dernier). Au moment de refermer la porte derrière elle, elle m'aperçut et me salua discrètement; je me préparais à faire de même lorsque me vint à l'esprit l'irrésistible besoin de la questionner au sujet des visiteurs de l'escalier de service. Elle parut très étonnée par le contenu de ma question et par le ton pressant de ma voix; elle baissa les yeux et, après un moment de silence, elle s'avança vers moi, me répondit qu'elle ne savait rien à ce propos et qu'elle s'en excusait; puis elle descendit en hâte vers la porte de sortie de l'immeuble. J'allais rentrer chez moi, encore une fois bredouille en ce qui concernait mon enquête et n'ayant plus le courage d'affronter les rues, lorsque je remarquai que Miss Madison, sans doute effrayée par le caractère incongru de mes paroles, n'avait pas fermé la porte de son appartement qui restait timidement entrebâillée. Ma première intention fut d'en avertir le concierge pour qu'il s'occupât de la verrouiller. Mais, subitement, une violente impulsion prit insidieusement possession de moi... J'entrai. Sans réfléchir. Sans même songer qu'il s'agissait là d'une violation de domicile. Telle est la Loi: elle profite d'un moment d'inconscience pour vous pousser à l'enfreindre et à n'enfreindre qu'elle — puisque toute effraction à ce qui n'a pas statut de loi porte le nom d'«honnêteté» — et organise votre culpabilité sans égard pour un bref état de démence.

J'entrai donc. La disposition des pièces me sembla d'abord différente de celle de chez moi. Mais il y faisait sombre et je distinguais mal l'ensemble. Il fallut entrouvrir un volet.

Ruth Madison avait tendu de grands draps blancs sur tous les meubles, comme on le fait dans les maisons d'ici au moment de partir en voyage, ou dans les villas d'été lorsque vient le froid et qu'on rentre à la ville. Seules les lampes échappaient à ce sort. Les murs nus, les craquements du parquet de chêne privé de tapis, l'écho répété de mes pas dans les pièces blanches, les fenêtres closes masquées par des persiennes de bois, tout cela qui fait tant penser à l'absence, à la solitude et à la mort, je ne l'avais connu qu'après le décès d'un vieil oncle dont la veuve avait gardé intact, sous des draps tendus, l'ameublement du cabinet de travail où personne ne devait pénétrer. Avec mes frères, un jour d'août, nous en avions clandestinement franchi le seuil et je crois n'avoir rien vécu d'aussi terrifiant que la profanation de ce « tombeau » parsemé de suaires jaunis recouvrant des canapés, une table basse, un pupitre et, pis encore, une haute statue — du moins je crus qu'il s'agissait d'une statue, sans oser soulever le drap — qui trônait tel un fantôme dans le lugubre cabinet.

Au fond d'un étroit corridor, qui n'avait pas son équivalent chez moi, se dressait une porte close. La chambre de Ruth Madison, sans doute, cette chambre dont je n'aperçois, par la fenêtre de mon salon, qu'un angle de la table de toilette surmontée d'une glace ronde. J'ouvris.

Le désordre régnait partout. On aurait pu croire qu'un cambrioleur, poussé à bout par la colère, avait mis sans dessus dessous tiroirs des commodes, lits, penderie, armoires, pour y chercher un introuvable objet précieux. Des robes de toutes couleurs, de tailles et de modèles différents, ainsi que des manteaux et des vestes jonchaient le sol de la penderie ouverte. Ça et là, sur un tapis à longue frange, gisaient des perruques et des chapeaux. Du tiroir d'un chiffonnier blanc pendaient divers fichus de soie, des châles, des colliers, des gants et des cols de dentelle. Mais ce qui attira davantage mon attention fut cette large table laquée sur laquelle, semblait-il, rien n'avait été

déplacé: on y voyait des masques fins avec des orifices pour les yeux, les narines et la bouche, puis des flacons d'huile bien rangés, des pots remplis de crème d'ouate ou de colorants liquides, de poudre ou de granules multicolores, le tout disposé en un parfait demi-cercle autour d'un miroir à trois glaces. A part cette table, îlot de rigueur dominant le chaos, la chambre étalait le désordre, semblable à une loge dévastée par des acteurs trop nombreux, turbulents, euphoriques. J'étais atterré. Je m'assis quelques instants sur le lit encombré. Toutes ces choses éparses déclenchaient en moi un questionnement infini auquel ne convenait aucune réponse, si ce n'est bien sûr celle-ci: Ruth Madison, l'existence de Ruth Madison, cachait un mystère. Déduction simpliste, certes. Mais pour l'instant, rien d'autre ne régnait que la surprise et l'effroi.

C'est alors que, cherchant à me lever et à fuir, je posai péniblement la main sur le rebord du lit et sentis sous ma paume un objet dur, sorte de boîte plate et rigide. M'étant relevé, j'aperçus, à demi caché par un châte de laine, un grand cahier ouvert montrant une écriture fine et ramassée, d'un doux bleu de paon. La page visible se divisait en sections horizontales, chacune comportant une date et un texte aux lignes serrées. On y lisait, entre autres:

«20 février. Vendredi. Il est sorti tôt ce matin. Huit heures. A descendu la troisième avenue jusqu'au carrefour. A bu un café au Golden Peacock, jusqu'à neuf heures. Puis bureau. A midi...»

Et plus loin:

«21 février. Samedi. Ai attendu toute la journée sans résultat. Mais ce soir, il a quitté la maison vers sept heures en laissant allumée, comme à l'habitude, la petite lampe en verre dépoli sur la bibliothèque du salon. S'est rendu chez son ami Thomas...»

Je ne touchai à rien et m'enfuis.

Le soir, dans la pénombre de mon salon, une fois le calme revenu en moi, la conviction que la jeune femme obéissait à un plan précis en vint à effacer tout à fait ce à quoi j'avais d'abord cru, c'est-à-dire qu'elle

souffrait d'une quelconque folie. Un plan, un projet structuré: voilà sans doute ce qui expliquait ses agissements... Ruth Madison! Elle dont l'effacement, la réserve et la grande timidité avaient toujours fait un être modeste, voire ordinaire et même ennuyeux! Elle sortait chaque matin de chez elle pour se rendre au travail et rentrait tous les soirs vers six heures. On lui connaissait quelque vague famille résidant sur les Monts Selwyn, mais pas d'amis. Parfois, je la croisais dans le parc aux tilleuls; elle s'y promenait en solitaire et me saluait humblement. C'est tout. Rien d'autre. Ruth Madison menait une existence discrète, banale, en apparence banale.

Ce ne fut que quelques jours après ma visite inopinée dans l'appartement de la jeune femme que me sembla logique l'établissement d'un lien entre les personnes qui fréquentaient l'escalier de service et la double vie de Miss Madison. Aucun doute ne troubla cette certitude. Et dès lors qu'il y avait lien, il m'incombait d'en chercher la nature, car je croyais être le seul à y porter un quelconque intérêt. A moi que l'ennui dévore et qu'un rien détourne de tout, le hasard destinait le rôle de témoin unique, du moins le croyais-je. Je résolus de suivre Ruth Madison dès mon retour de Melbourne où m'appelait un travail de courte durée.

Le soir même de cette grave décision, un jeune homme descendit l'escalier de service à pas de velours, une casquette masquant son regard et un long manteau de serge grise flottant sur son pantalon trop large.

*

Un mars humide, pluvieux, avec des matinées épuisantes enlisées dans la nuit, émergeant à peine, vers midi, des gris plombés de l'aube, un mars amer régnait sur la ville où, jadis, mes frères et moi marchions vers l'école en lançant des cailloux dans les mares de boue le long des corridors affaissés. Ruth Madison marche devant moi en évitant les flaques

dans les rues mouillées du petit matin. Il est un peu plus de huit heures. Elle ne porte aucun déguisement. Elle emprunte un circuit de venelles et de passages étroits qui me restent inconnus; et pourtant, je suis né ici, j'ai grandi dans les faubourgs de cette ville, et j'y vis. Entre deux maisons hautes, elle tourne à droite vers la troisième avenue, s'y engage, ralentit puis s'arrête, jette un rapide coup d'œil autour d'elle (je dois alors me cacher derrière un lampadaire). Puis elle reste immobile, tendue, comme aux aguets, et observe prudemment les clients derrière la vitrine d'un café: le Golden Peacock.

De taille moyenne, frêle, engoncée dans une pelisse sombre à capuchon de murmel, les boucles blondes de son épaisse chevelure retenues par une résille noire, Ruth Madison se tient sous le porche d'une maison adjacente au café. Je ne l'avais jamais vraiment regardée depuis son installation dans notre immeuble, en septembre. Or maintenant que je la suivais, j'avais tout loisir d'observer sa silhouette fine, son allure grave, son port à la fois altier et discret et, curieusement, la cruelle pureté de l'enfance qui émanait de sa personne. L'image d'un jeune fauve qui bondit en toute innocence sur sa proie se dressa un instant dans le champ des métaphores que je tentais de construire dans le but de me glorifier ensuite d'une certaine connaissance intuitive que j'aurais eue de Ruth Madison si l'instinct — dont j'ai toujours été totalement dépourvu — avait constitué l'un des traits de mon caractère.

Elle sursauta. Quelqu'un venait de sortir du Golden Peacock, derrière qui elle emboîta le pas avec circonspection: un homme, grand, portant un caban bleu marine et une écharpe de laine rouge. Il m'était impossible de bien le voir et je ne devais, en aucun cas, m'approcher de Ruth Madison et risquer d'être découvert. Elle le suivit tout au long de la troisième avenue jusqu'à un édifice de pierre grise dont la porte centrale surplombait un parvis rond. L'homme entra. Ruth Madison, cachée derrière le pilastre d'une grille

entourant l'édifice, le regarda entrer, puis resta longuement immobile, les yeux rivés à la porte close. Elle paraissait abattue; son corps prostré, la fixité de son regard et la rigidité de sa pose m'inquiétaient. J'aurais voulu la secourir, l'implorer de m'accompagner, de me faire confiance, de me dévoiler la nature du secret qui la rongea; lorsqu'elle bougea enfin, son air désespéré, sa démarche incertaine, son regard éperdu me firent l'effet d'un choc. Elle passa près de moi sans me voir, absorbée par son drame, et je ne fis pas un geste pour la retenir.

*

Plusieurs inconnus hantaient l'escalier de service. Le soir surtout, et les samedis et les dimanches, en plein jour. Empruntant ainsi diverses identités (ce que son travail ne lui permettait pas pendant les jours de la semaine), Miss Madison jouissait d'une plus grande liberté d'action; c'était là une hypothèse plausible. Je n'avais encore rien tenté auprès d'elle et me bornais à observer les divers personnages de l'escalier, non pas que je me fusse détourné du sort de la jeune femme — ma tendance à la compassion excluait toute forme d'indifférence —, mais un excès d'inquiétude provoque souvent une sorte de léthargie morbide. Au cours de mes observations, j'avais cru plusieurs fois reconnaître Ruth Madison sous d'habiles déguisements. Était-ce leurre? Souhait? Volonté de nouer les énigmes pour en faire un seul et même mystère?... Mars s'achevait; viendrait bientôt le jour où je devrais me rendre à Melbourne pour un long séjour cette fois. Il me fallait trouver le courage pour une ultime tentative auprès de la jeune femme. Or pour mon plus grand malheur, à la toute fin de mars, les forces me revinrent.

*

Mes frères l'eussent aimée. Elle ressemblait à une sœur de notre mère qui était morte à vingt ans, bien avant notre naissance, et dont nous ne possédions qu'une photographie dans l'album de famille. Le visage impénétrable de cette jeune tante, magicienne invisible de notre enfance, déesse des emportements de nos seize ans, symbole romantique de la mort tout au long de notre existence, se superposait maintenant à celui de Ruth Madison alors qu'elle me servait le café dans le salon mystérieusement délivré de ses draps tendus. Je l'avais priée, la semaine précédente, de m'accorder un entretien. Ses multiples hésitations cachaient, je crois, une grande frayeur.

... Parfois on confond le reflet et la couleur d'origine. Les yeux de Ruth Madison m'avaient toujours paru d'un bleu éclatant. Or, au moment où elle me tendait nerveusement une tasse de café fort, ils s'attardèrent sur moi et je vis qu'ils étaient d'un gris perle très pur, sans nuances. Quand elle les eut timidement baissés, je lui dis à brûle-pourpoint :

— Je sais tout. Enfin, presque tout. Je sais que vous le suivez, mais j'ignore pourquoi.

Son regard se glaça instantanément sous l'effet d'une clarté métallique qui, étrangement, semblait venir de l'extérieur et abolissait le doux gris de ses yeux. D'une voix étonnamment méprisante, elle me lança :

— De quoi voulez-vous parler ?

— Ne vous fâchez pas, Ruth... Vous permettez que je vous appelle Ruth?... Vous n'avez rien à craindre de moi. Absolument rien, je vous assure. Ce que vous faites, ces surveillances régulières, vous le faites sûrement pour une raison précise... Un chagrin d'amour ? Une vieille peine qui vous ronge encore ?

— Je ne sais vraiment pas de quoi vous parlez ! Eh puis, qu'est-ce que c'est que cette façon de s'introduire dans la vie privée des gens ?

— C'est ce que vous faites, vous aussi, mais en vous cachant.

Tout son corps se raidit, comme en proie à la colère. Je fus donc très surpris lorsque, quelques ins-

tants plus tard, elle murmura :

— C'est peut-être vrai. A-t-on le droit d'agir comme je l'ai fait ?

Qu'elle avoue aussi facilement, avec une telle rapidité, avait de quoi surprendre. Pourtant je ne me méfiai pas et crus que, se sachant démasquée, elle avait décidé de ne pas nier plus longtemps mon éblouissante découverte. Si la naïveté mérite et appelle le malheur, je venais tout juste de me condamner par elle à un destin sordide.

Elle commença le long récit de ses peines, sans toutefois s'apitoyer sur elle-même, usant même d'une certaine froideur, de celle que les gens sentimentaux reprochent souvent à ceux que la passion gouverne (les sentimentaux croient que la passion leur ressemble, qu'ils en détiennent le privilège et qu'elle a pour symptôme unique une grande agitation bouillonnante et lyrique) et chez qui elle ne laisse voir la plupart du temps qu'un calme traumatique, comme en provoquent certaines fièvres, et une apparente insensibilité, sorte d'épuisement résultant de l'exaltation excessive de tout leur être. Elle me dit qu'elle ne pouvait pas vivre loin de celui qu'elle suivait; que cet homme l'avait quittée depuis déjà un an pour lui éviter de constantes souffrances, du fait qu'il aimait une autre femme; qu'elle était venue habiter notre immeuble, en septembre, pour se rapprocher de lui; qu'elle ne l'épiait pas avec mépris ou ressentiment, mais bien avec une infinie tendresse; que la présence de cet homme, même lointaine, la consolait de tout. Sur quoi je tentai de la convaincre qu'il valait mieux qu'elle s'efforçât plutôt d'oublier cet amant et de vivre pour elle-même. Elle feignit de n'avoir pas entendu mes paroles et me demanda comment j'avais découvert son secret et si quelqu'un d'autre en était informé. Elle ne parla pas des personnages de l'escalier de service; j'écartai moi aussi le sujet, de même que celui de ma visite solitaire dans son appartement, le mois dernier.

Son récit n'avait pas cherché à attirer ma pitié; je n'en ressentais d'ailleurs pas. Que je fusse venu ici

trouver confirmation de mes hypothèses ou soulager ma curiosité n'importait plus dès l'instant où Ruth Madison commençait de devenir pour moi autre chose qu'un objet de distraction pour mon ennui ou de décharge pour mes angoisses. Ce changement s'opéra lentement au cours de notre entretien; il vint du fait que, comme presque toujours en pareil cas, la distance entre la jeune femme et moi s'était en apparence évanouie et que sa présence à mes côtés atteignait mes sens différemment que dans l'observation lointaine. Voir la photographie d'un aigle dans un précis d'ornithologie et le contempler, vivant et libre, dans la nature sauvage, n'ont pas de commune mesure.

Le soupçon avait un instant surgi en moi car tout me semblait trop simple dans les explications qu'elle me fournit. Mais la méfiance fit vite place à une profonde admiration pour la fidélité de Ruth Madison à sa passion (je devais plus tard constater avec quelle ardeur elle protégeait cette fidélité-là). A la fin de notre entretien, déjà j'étais entré, je crois, dans le règne de la fascination. Cette robe très noire. Cette voix lente, fébrile, aux intonations profondes, comme toujours glissant sur des flancs vertigineux. L'or vibrant des cheveux concentrés dans les griffes d'un filet nacré. La douce chute des phrases, puis la massive rigidité des silences...

*

Je revins de Melbourne à la fin de juin. Là-bas, je n'avais cessé de songer à Ruth Madison, non seulement à propos de la vie qu'elle menait et des mystères que je n'avais pas encore élucidés, mais aussi du sentiment trouble que j'éprouvais pour elle. Souvent elle surgissait à l'improviste dans mes rêveries, bête immobile, silencieuse, au regard fixe, brûlant. Son acharnement m'envoûtait tout autant qu'il me faisait peur. Toutefois, le désir médusant que j'avais d'elle affaiblit ma lucidité et vint bientôt dominer, jusqu'à

les rompre, mes sentiments contradictoires. A partir de cette époque, je n'eus plus qu'une idée en tête: délivrer Ruth Madison de l'homme qu'elle suivait. Présomption. Naïveté. Pourtant je connaissais, pour l'avoir vécu déjà, le dénouement de mon projet, à savoir que l'on est toujours abandonné par ceux qu'on a vraiment tenté de rendre libres.

Au lendemain de mon retour, le soir, j'aperçus une ombre descendant l'escalier de service: une femme portant un imperméable sombre. Une femme plutôt grasse, aux cheveux foncés. Ruth Madison était là! Là, si près que j'aurais pu l'appeler, la retenir, l'inviter chez moi! Mon bonheur fut si intense qu'en me le rappelant aujourd'hui, j'en éprouve encore le ravissement.

Les jours suivants, je la croisai de temps à autre sur le palier. Distante, me saluant à peine, elle fuyait à chaque fois. Et moi, victime d'ensorcellement, je croyais que sa fuite n'était autre qu'une réaction de timidité proportionnelle à l'attrait, pour moi seul évident, que j'exerçais sur elle. Cette conviction résista à toutes les épreuves, même lorsque, après lui avoir demandé un second entretien, je dus essayer un refus catégorique.

Au début du mois d'août, elle disparut. Le concierge affirmait qu'elle se trouvait en visite dans sa famille, sur les Monts Selwyn.

*

Ruth Madison revint chez elle le 12 septembre. Elle recommença aussitôt ses allées et venues dans l'escalier de service, les soirs ainsi que les samedis et les dimanches. Certes, rien ne prouvait qu'il s'agissait bien d'elle. Aussi décidai-je de m'en assurer dès que possible en suivant l'un des personnages de l'escalier.

*

C'était un samedi d'octobre, au crépuscule, dans

le quartier des traiteurs. Des lueurs vertes zébraient le ciel au-dessus des toits.

Elle portait une toque de feutrine lisse sur une perruque brun clair, et un manteau très ample, kaki et miel. Nous avons quitté l'immeuble depuis deux heures déjà et j'avais réussi à la suivre sans qu'elle me vît. Nous marchions; moi derrière elle; elle, loin derrière l'homme aimé. Et j'avais froid; j'étais épuisé. Elle avait commencé de ralentir le pas dans les rues avoisinant le port; et maintenant je craignais que sa lenteur ne lui fît perdre la trace du poursuivi. C'est ce qui arriva bientôt.

... Elle déambule dans une petite rue à peine éclairée, alors que l'homme a depuis longtemps emprunté un autre chemin. Elle semble si lasse que j'ai peur qu'elle ne s'évanouisse. Mais je me tiens à distance, prêt à toute éventualité. Tout à coup, elle s'arrête. Elle se tourne vers moi (elle savait donc que je la suivais?). Je crois qu'elle se tourne vers moi pour m'appeler à l'aide. Je fais quelques pas dans sa direction. Je la reconnais à peine, de si loin, sous son déguisement. J'hésite à m'approcher. «Écoutez-moi! crié-je. Venez avec moi! Rentrons! Je prendrai soin de vous... Je... Je vous aime!» Elle reste sur place, plonge la main dans son sac, en sort un objet que je ne peux pas voir distinctement. Elle le tend vers moi. Elle tire.

... La balle a sifflé tout près de mon oreille. Je courais à perdre haleine sans regarder devant moi. C'est alors que j'ai heurté quelqu'un de plein fouet.

Il me tenait contre lui et tentait de me calmer. Il me demandait pourquoi je courais de la sorte et si quelque chose m'effrayait. Sa voix douce, apaisante, me reconforta tout de suite. Puis il ajouta: «Vous suivez Ruth Madison, vous aussi?» Je levai les yeux vers son visage.

C'était le visage de mon voisin l'étudiant. Epouvanté, je m'enfuis à nouveau.

Ainsi donc, les chenilles processionnaires s'acheminaient aveuglément vers leur destin. L'homme aimé ouvrait la marche larvaire; puis venait Ruth Madison; moi à sa suite; et enfin, l'étudiant. Chaînon subitement détaché de la trame, j'avais rompu l'harmonie du cortège dont je faisais partie à mon insu. La cohorte poursuivrait sans moi ses errances pour trouver le lieu de sa future métamorphose.

Réfugié dans ma chambre, en proie à un délire nerveux qui dura plusieurs jours, je les voyais constamment devant moi, fantômes blottis les uns contre les autres. Parfois ils formaient une nef des fous voguant vers une île imaginaire; ou bien, suppliciés entassés sur de longs radeaux après l'énervation des genoux, ils descendaient sans but le cours d'un fleuve éternel; d'autres fois le premier, l'homme aimé, servait d'appât pour le second, telle une proie pour le prédateur convoité par un chasseur invisible, puis le second pour le troisième, et ainsi de suite. Ce n'est que beaucoup plus tard, quand je sortis enfin de ma torpeur, que je pus constater l'ampleur de la méprise sur laquelle s'érigeaient mes cauchemars car, en réalité, il n'existait ni chasseur ni proie; ou bien, si l'on admettait cette image, il fallait admettre aussi que les proies suivaient le chasseur contre son gré. Ruth Madison s'opposait farouchement au défilé des processionnaires et, par fidélité, avait brutalement interrompu la série naissante. Son intolérance ne souffrait aucune exception au serment qu'elle avait tacitement prêté à l'égard de l'homme aimé. D'ailleurs, jamais elle ne cherchait à solliciter l'attention d'autrui et, en cela, nous portions seuls le poids de la responsabilité. Nous étions ceux-là mêmes qui persistaient à venir, se croyant appelés; à nouer leur laisse derrière elle, convaincus qu'il fallait la protéger; à la plaindre, certains de sa douleur; à l'attirer, persuadés qu'elle céderait un jour à leur désir. Nous comptons parmi tous ceux pour qui la fidélité, toute relative, se soumet aux circonstances et varie selon les occasions offertes ou créées; nous n'avions donc pu soupçonner l'inébranlable rigueur de la conduite de Ruth Madison. J'écris

«nous», puisque j'attribuais à l'étudiant des intentions en tout point semblables aux miennes. L'avenir allait se charger de prouver la justesse de mes affirmations.

*

Inexorablement, la vie reprenait son cours. Je la voyais avec les yeux du convalescent que la faiblesse égare et qui passe subitement du retour de l'espoir au découragement le plus sombre. Parfois m'envahissait une impression de clarté, de limpidité des choses et des êtres; le monde alors baignait dans une grave simplicité. Dès après, la vision lumineuse s'estompait; m'apparaissaient la confusion, l'énigme, le dangereux dérèglement de notre espèce. La vie se poursuivait, mais avec cette différence que j'avais frôlé la mort. Le bref instant de la mort; il foudroie; et tout le reste n'est qu'agonie. Ruth Madison, violent poison de contact ou pureté excessive parallèle à la complexité humaine, remplacerait désormais pour moi le mot, l'image, le sens de cette mort maintenant devenue intime. Pendant quelques jours, ma vie prit l'apparence d'une période de sursis et, en cela, je me sentis étrangement délivré de sa lourdeur, de ses incohérences.

Je détestais la Loi, son pouvoir absolu et ses sentences injustes. S'il m'était possible de protéger Ruth Madison contre quelque chose encore, ce serait contre la Loi. Aussi décidai-je de garder le silence et d'aimer la jeune femme jusque-là, jusqu'à cette extrémité, jusqu'à nier ses gestes, jusqu'à m'accuser moi-même. Jusqu'à l'absurde. Les personnages de l'escalier de service poursuivraient librement leurs allées et venues sans que j'intervienne. Je me terrais dans mon appartement et j'avais commencé d'écrire ce récit.

Au début d'une matinée de décembre, alors que je devais aller à la poste et que j'enfilais mon manteau juste avant de sortir de chez moi, j'entendis des bruits de voix venant du palier. Je tendis l'oreille mais ne

pus distinguer que quelques syllabes éparses; pour mieux saisir la teneur de la conversation, il me fallut entrouvrir prudemment ma porte. C'était la voix de l'étudiant; et celle de Ruth Madison.

— Mais je n'en ai que pour quelques instants! Je vous en prie, Miss Madison...

— Non! Vous ne voulez donc rien comprendre! Je vous ai dit que non! De quoi s'agit-il? Dites-le-moi maintenant, ici.

L'étudiant se tenait sur le palier et Ruth Madison, dérangée chez elle, n'avait qu'entrebâillé sa porte.

— Miss Madison, ce que j'ai à vous dire, je ne peux pas vous le dire ici. J'ai besoin de vous voir ailleurs que sur le palier.

— Ou vous me parlez ici, tout de suite, ou je vous chasse!

— S'il vous plaît, Ruth! Il y a si longtemps que j'espère. Je sais tout de vous. Je ne rêve que de vous. Je ne pense qu'à vous.

Je toussai très fort en ouvrant largement ma porte. Ruth Madison s'enferma immédiatement chez elle et l'étudiant me salua d'un air confus, puis s'enfuit.

*

J'ai revu Ruth Madison le lendemain, jour où les policiers sont venus dans notre immeuble pour enquêter sur la vie de Malcom O'Hara. Par hasard, nous nous sommes trouvés ensemble, elle et moi, sur le palier. Elle me fixait du regard de la bête traquée; le gris de ses yeux se violait par vagues lentes.

Je m'approchai d'elle. Je lui dis tout bas: «Non, ma Mort. N'ayez pas peur. Je ne dirai rien.»